L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 8 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 8 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La Guerre des Tarifs.

Voilà donc les Etats-Unis en pleine guerre de tarif avec presque toutes les nations de l'Europe. Après l'Espagne, l'Allemagne; après l'Allemagne, l'Autriche; après l'Autriche, la France; après la France, la Belgique; après la Belgique, la Hollande. Toutes ces puissances ont déjà protesté ou vont protester contre le nouveau droit additionnel d'un dixième de cent la livre, sur les sucres étrangers dotés par leurs gouvernements d'une prime d'exportation. Bien plus, elles ont déjà pris ou menacent de prendre des mesures de représailles contre l'Union, à cause de ce malheureux article inséré dans le bill Wilson.

Qu'il y ait là matière à protestation, de la part des puissances productrices de sucre de l'Europe, nous le concevons. Reste à savoir si nous pouvons nous passer de ce droit. La situation de nos planteurs est déjà assez précaire. Si on enlève la dernière barrière qui reste pour défendre leur industrie, menacée de mort, que deviendront-ils?

Il faut pourtant reconnaître que les autres nations ont le droit de se plaindre de nos perpétuels changements de tarif. Nous passons, à chaque instant, d'une extrémité à l'autre, d'un système qui se trouve diamétralement opposé à celui qui existait auparavant. Au milieu de ces perpétuelles évolutions de nos lois de douane, personne, à l'étranger, ne sait plus que faire, qu'entreprendre. Qui répond à celui-ci ou à celui-là que le régime, adopté aujourd'hui, ne sera pas, demain, changé de fond en comble et frappé d'un droit exorbitant? Nous étions allés, à droite et à gauche, quémander des traités de réciprocité; nous n'en avons respecté aucun; nous avons été les premiers à les déchirer brusquement, sans crier gare. Comment les autres nations ne s'en formaliseraient-elles pas? Comment ne protesteraient-elles pas et ne chercheraient-elles pas à prendre leur revanche? Nous ne prétendons pas que les traités soient éternels; mais encore faut-il qu'ils aient nu lendemain et qu'on leur donne le temps de montrer, à l'essai, ce qu'ils sont capables de produire en bien ou en mal.

On nous dit que l'on fait, très justement, une guerre acharnée à un monopole odieux; soit. Que l'on prenne contre lui toutes les mesures de rigueur voulues; mais qu'on ne le frappe pas sur le dos des producteurs qui, non seulement sont innocents de ses méfaits, mais qui en sont les premières victimes.

En fait, après tous les bouleversements que l'on a faits dans nos lois de douanes, la situation économique, loin de s'être améliorée, est pire que jamais. Le monopole que l'on voulait ruiner est plus puissant qu'auparavant, et nous nous sommes, pardessus le marché, mis à dos presque toutes les nations avec lesquelles nous sommes en relations d'affaires.

Franchement, nous n'avons pas à nous vanter de l'habileté de nos politiciens, de quelque parti qu'ils se réclament et, depuis l'établissement du malencontreux tarif McKinley, cause première de tous nos embarras, nous n'avons fait que marcher de faute en faute. Comment sortir de l'impasse où nous nous trouvons acculés? Nous l'ignorons; mais nous sommes bien obligés de le dire: la lourde faute commise par les McKinleyistes n'excuse pas les maladresses des Wilsonistes.

Appel à la Charité.

Le gouverneur Foster apprenant de source authentique que la détresse est grande dans certaines localités de l'Etat du Nebraska, par suite d'une sécheresse qui s'y est par trop prolongée, demande à la population de la Louisiane de venir en aide aux malheureuses victimes. Quelle que soit la nature des secours, ceux-ci seront reçus et transmis à bref délai à qui de droit.

Une comité a été désigné avec mission d'organiser l'œuvre charitable: M. T. L. Leucht, en est le rapporteur; M. Harry Allen le secrétaire et le trésorier.

MM. les planteurs et les fermiers ne resteront pas sourds à cet appel, car se sont eux qui doivent les premiers y répondre. Sucre, mélasse, riz, maïs, voilà ce qu'il importe d'envoyer le plus tôt possible aux gens qui, là bas, souffrent de la faim.

Chacune de nos institutions commerciales a chargé un de ses membres de s'associer activement à l'initiative du Gouverneur. Déjà un comité a été nommé; il se compose de MM. Samuel Geoghean, I. L. Leucht, Gus. Lehman, A. Brittin, Robert Pleakley, Rév. H. H. Waters, Hugh McCloskey, J. Edward Crusel, H. B. Cantey.

Ces messieurs plaideront auprès de leurs amis et du public, la cause des familles que la misère menace.

M. Cleveland et la République Hawaïienne.

Il avait été question, tout récemment, au Sénat de Washington, d'un comité de royalistes des Iles Hawaii, qui serait venu solliciter le Président Cleveland et le prier d'intervenir en faveur de la restauration de la reine déchue, Lilinokalani. Il en serait résulté une entrevue à la suite de laquelle aurait eu lieu l'envoi de plusieurs navires de l'Union dans ces îles. On s'était demandé, au Sénat, ce que signifiait ce départ et s'il était question d'une nouvelle intervention des Etats-Unis dans les affaires d'Hawaii.

Le Président avait été vivement frappé de ces insinuations, qui semblaient incriminer sa politique et ses actes. Il s'est expliqué très nettement à ce sujet et a exposé avec autant de franchise que de clarté comment tout s'était passé.

Il ne nie pas avoir fait, dès les débuts, de grands efforts pour rétablir la Reine sous son trône.

D'après les rapports qui lui étaient parvenus, il savait que la déposition de la Reine avait eu lieu, à l'aide de l'intervention, illégale et contraire au droit des gens, du ministre des Etats-Unis, d'abord, de la marine des Etats-Unis, ensuite. Il a voulu réparer les torts causés, la faute commise; il n'a pas réussi. C'est alors qu'il a transmis au Congrès l'historique complet de tout ce qui s'était fait et lui a laissé la conduite et la responsabilité de l'avenir. Le Congrès a délibéré, jugé et agi comme il l'entendait. L'exécutif n'avait plus qu'à exécuter ses volontés. C'est ce qu'il a fait.

On sait le reste: la fondation de la République Hawaïienne et l'établissement d'un pouvoir qui gère tant bien que mal cette République et répond à toutes les nécessités de la situation. Cela suffisait à M. Cleveland. Quand la Commission, dont il a été tant parlé, est arrivée à Washington, elle a demandé à M. Cleveland un rendez-vous pour lui exposer la situation et savoir ce qu'il comptait faire en faveur de la Reine.

Le Président a alors rédigé une réponse qu'il comptait lire aux Commissaires, lors de l'entrevue dont le jour et l'heure avaient été fixés à l'avance. Ce jour-là, M. Cleveland était malade, au lit. Il n'a pu faire parvenir que par lettre aux Commissaires la décision qu'il avait prise.

Cette décision, nous l'avons sous les yeux. Elle fait honneur à la rectitude d'esprit et à l'honnêteté politique du Président. Du moment que le Congrès avait parlé et décidé, il n'avait plus rien à faire, qu'à sanctionner ce qui s'était opéré régulièrement.

En fait, les précédents, quels qu'ils aient été, étant mis de côté, il reste, un gouvernement nouveau qui a parfaitement droit à être reconnu par l'Union, et M. Cleveland n'a absolument rien tenté pour rétablir celui qui était déchu.

Tel est, en réalité, le rôle profondément droit et honnête qu'a joué M. Cleveland dans toute cette affaire. Il n'y a qu'à l'en féliciter et à l'en remercier.

Le canal de Minnéapolis.

Que le Dix-neuvième siècle mérite le titre de siècle des grandes conquêtes sur la nature et, surtout, des grand canaux, cela ne fait pas question. Cette ère, tout à fait nouvelle, a été inaugurée par M. de Lesseps et le Canal de Suez. Nous pouvons placer également à son actif celui de Panama, bien qu'il ne soit pas achevé, et celui du Nicaragua, quoique les travaux n'en soient guère avancés. Ils ne seront l'un et l'autre livrés au commerce que dans le vingtième; mais le dix-neuvième peut les revendiquer comme ses œuvres, car il est permis de les considérer comme virtuellement construits.

Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, les Américains n'ont pas brillé dans ce genre de travaux; ils ne se sont distingués que dans les entreprises d'un intérêt purement national et de terre ferme, dans la construction des chemins de fer. Là ils tiennent la tête et dépassent de beaucoup les autres nations du globe.

On pourrait même leur reprocher de n'avoir pas su canaliser le Mississipi, la plus magnifique voie fluviale qu'il y ait. Ils sont cependant à le relier au St-Laurent, par un canal qui irait du Lac Supérieur à Minnéapolis et à St-Paul. C'est là une grande œuvre que l'on ne saurait assez encourager.

Imaginez, en effet, une immense ligne fluviale partant, au nord-ouest de l'Océan Atlantique, des bouches du St-Laurent, sur la même parallèle que l'Irlande, s'enfonçant à l'ouest dans les terres, à travers le Canada, rejoignant ensuite, par le Lac Supérieur et le nouveau Canal, le fleuve à Minnéapolis; le descendant ensuite jusqu'au Golfe du Mexique, qu'elle longe, toujours dans la même direction, pour aller, à travers le Canal de Nicaragua ou de Panama, se perdre dans le Pacifique et y desservir les côtes occidentales des deux Amériques, et celles de l'Australie et de l'Extrême-Orient. Il n'est pas, assurément, d'œuvre plus gigantesque, ni plus utile à accomplir. Nous lui souhaitons le succès le plus complet et le plus prompt possible.

Clôture de la roulaison.

La campagne sucrière touche à sa fin. Il reste bien peu de sucreries en activité. Les neuf-dixièmes des planteurs avaient achevé leur roulaison avant le premier de l'an, et ils s'en sont félicités à juste titre; ils ont pu éviter les tracas et les pertes que leur auraient occasionnés les gelées et les mauvais temps. Il n'y a pas actuellement cinq pour cent des usines en travail. Avant longtemps, il n'en restera qu'extrêmement peu, celles seulement qui ont une énorme quantité de cannes à rouler, et il leur faudra prolonger leurs travaux jusqu'à la fin de Janvier. Leur succès dépend du temps que nous allons avoir. S'il est pluvieux, la canne, encore sur pied ou coupée, devjendra si aigre, qu'il sera inutile de la travailler. Cependant, nous avons maintenant de très nombreux "vacuum pans" et avec ce procédé on peut tirer plus de sucre de la canne aigre qu'avec les "open kettles" d'autrefois.

Il est certain maintenant que la récolte égalera, pour le moins, celle de l'an dernier, si elle ne la dépasse pas. Il y avait, cette année, beaucoup plus de cannes en culture qu'en 1893, mais le rendement n'a pas été aussi abondant.

LE 8 JANVIER.

Voici un anniversaire, celui du 8 janvier, que nous avons le tort de trop négliger, de ne pas célébrer assez solennellement; car il nous rappelle le plus beau jour de notre histoire, celui où la Louisiane, admise de la veille dans l'Union, lui payait glorieusement sa dette de reconnaissance et fêtait chevaleresquement sa bienvenue dans la nouvelle république, en délivrant son sol de ses envahisseurs étrangers. C'est ce jour-là, ne l'oublions jamais, que le général Jackson, à la tête des colons français rassemblés au hasard et de quelques milices accourues en toute hâte des régions de l'Ouest, a battu à plate couture les Anglais dans la plaine Chalmette et les a jetés à la mer.

Le 8 janvier,—on ne devrait pas être obligé de nous le rappeler,—est le dernier, mais non le moins mémorable de tous les centenaires de la révolution américaine.

Ce qui en fait un événement exceptionnellement glorieux, c'est qu'il a clos l'ère des invasions et rendu la nouvelle République absolument maîtresse chez elle. Nos pères l'ont fait rudement comprendre aux Anglais, qui se le sont tenu pour dit. Jamais, depuis lors, ils n'ont osé remettre le pied sur notre sol, et l'Union, débarrassée désormais de ce cauchemar, a pu se développer à l'aise et pacifiquement, sans que personne osât l'inquiéter au milieu de ses progrès.

Ce matin, à la mémoire et à l'honneur du 8 Janvier, il sera tiré une salve d'artillerie, par l'ordre du major-général de nos milices. Voilà qui est bien; mais ce n'est pas assez. Toute la Nouvelle-Orléans devrait être sur pied, aujourd'hui, pour célébrer dignement cet événement.

Nous avons connu ici un vénérable archevêque qui avait pris la chose au sérieux. Il en avait fait une fête religieuse et ordonné une messe solennelle pour la circonstance, dans l'Eglise Métropolitaine. Il avait cent fois raison, ce prélat; c'était un vrai patriote.

Les Sœurs Ursulines ne sont que d'humbles recluses; mais elles ont conservé religieusement le culte du 8 Janvier. Elles font, elles aussi, célébrer, ce matin, une messe solennelle à laquelle assisteront bon nombre de fidèles. Nous les en félicitons et les en remercions au nom de tous ce qu'il y a de vraiß patriotes dans notre communauté.

L'anarchie intellectuelle et morale.

Il y a vraiment quelque chose de plus inquiétant pour l'avenir de la société que l'anarchie politique et sociale qui nous submerge: c'est l'anarchie intellectuelle et morale dont ces aberrations courantes trahissent l'étendue et la profondeur. Catos, dans son discours contre un anarchiste illustre, Catilina, répochait aux Romains de son temps de ne plus entendre leur propre langue: *Jam vera verum vocabula amisimus.* De même, nous avons perdu la notion exacte des choses; nous prêtons un sens adultère à des mots qui, dans l'esprit juste et sain de nos pères, ne comportaient ni équivoque ni déviation. L'honneur, la vertu, le devoir, la responsabilité, la justice n'ont plus dans la langue politique qu'une signification émoussée, et le mal gagne ainsi en audace et en force tout ce que le bien perd en précision et en vigueur. C'est grâce à cette obnubilation crétinisante de la conscience que le vol, le cambriolage et l'assassinat ont pu prendre couleur d'aspirations sociales et libératrices. Lorsqu'un rôdeur de barrière éventre un bourgeois au coin d'une borne, ce n'est pas sans restriction que nous consentons à lui donner tort.—Le rôdeur est un homme, après tout, comme tout le monde. Il a des besoins à satisfaire: qu'est-ce que ce bourgeois avait fait pour lui?

Eh bien! il faut oser dire que ce bourgeois ne lui devait rien du tout. L'état de société résulte d'un contrat tacite entre citoyens d'un même pays, et ce contrat consiste dans la rigoureuse observance des lois et conventions sur lesquelles cette société repose. En droit strict nous ne devons rien à notre voisin, et notre voisin ne nous doit rien, que le respect de notre liberté réciproque. Par voie de conséquence, la collectivité, c'est-à-dire la société n'a d'autres obligations envers l'individu que celles qu'il supporte lui-même envers l'ensemble des citoyens. C'est ce qu'on appelait autrefois le Pacte social. Le mot est démodé, mais la chose est toujours vraie. Nous ne vivons en société qu'en vertu d'un pacte à la fois imposé et consenti par tout le monde. Quiconque trouve ce pacte incommode à la liberté d'aller chercher ailleurs des conditions d'existence qui lui agréent. Mais quiconque aussi prétend le briser par la violence ne peut s'étonner qu'on lui réponde par la violence, et c'est ainsi que la bombe anarchiste conduit à l'échafaud.

Ceci est la théorie du droit strict. Elle suffit à faire justice des revendications impératives de la démocratie révolutionnaire; elle ne suffirait pas à faire vivre une société. L'égoïsme inhumain qui en émane ne saurait convenir qu'à des âmes pétrifiées. Il y a donc, à côté du droit qu'a chacun de vivre chez lui et pour lui, des obligations moralès qui sont l'honneur et le propre de l'humanité. L'homme ne peut vivre parmi les hommes qu'à la condition de les aimer, de les aider, de corriger, dans la mesure des réparations possibles, les injustices du monde ou du sort à leur endroit. Un grimaud de lettres qui demandait l'aumône à Voltaire pensait s'excuser en disant: —Il faut bien que tout le monde vive. —A quoi Voltaire répondit:—Je n'en vois pas la nécessité. — Pour féroce qu'il fût, le mot pouvait se comprendre, s'adressant à un grimaud. Il est certain qu'il pouvait mourir sans que le lustre des lettres en parût obscurci. Mais un riche ne pourrait le dire à un pauvre sans provoquer les plus terribles et les plus justes colères. C'est que nous avons le sentiment instinctif que les riches se doivent aux pauvres, que les forts se doivent aux faibles, que la société se doit aux individus, et que tous nous avons des obligations communes envers tous. De là sont nées les institutions et les lois qui ont pour objet le soulagement de la misère humaine; et de là aussi l'effort incessant que font les sociétés et les Etats pour améliorer la condition de ceux qui sont forcés de peiner pour vivre.

C'est là le premier des devoirs sociaux; mais c'est aussi le pire des sophismes que d'enseigner à ces malheureux qu'il appartient à la société de corriger, jusqu'au nivellement absolu, les inégalités ou les injustices qui ne sont que l'œuvre de la fatalité. Car ce n'est pas la faute des hommes s'il y a tant d'iniquités en ce monde; c'est la faute de la nature qui ne crée pas d'égaux. Elle ne fait, il est vrai, ni des pauvres ni des riches; mais elle donne aux uns et refuse aux autres ce qui fait la richesse ou la pauvreté. Elle fait des forts et des faibles, des travailleurs et des paresseux, des avisés et des imbéciles, des économes et des prodigues, et les plus mal partagés porteront en eux et dans leurs enfants la peine de ces inégalités originelles contre lesquelles la société ne peut rien.

Pourquoi en est-il ainsi? C'est, sous une autre forme, le poignant problème que se posent les philosophes, sans le résoudre:—Pourquoi le mal existe-t-il? Le croyant répond victorieusement à la question et se résigne. Celui dont l'horizon terrestre limite les aspirations et les espérances se révolte, et lorsque sa révolte s'exaspère par la souffrance, il tue. C'est pour garantir la société contre ces fureurs homicides de la bête humaine en quête de proie que les hommes ont inventé le Code pénal. Mieux vaudrait qu'ils fussent asservis par une éducation spiritualiste et vraiment chrétienne aux obligations de la loi morale. Mais où la loi morale ne commande plus, il n'y a plus place que pour le châtiment, et les pouvoirs publics qui l'administrent confirment le mot à la fois atroce et profond de Joseph de Maistre, que la clef de voûte de la société, c'est le bourreau!

Chronique Humoristique.

JOUJOUX DE SAVANTS.

Sur le boulevard, entre deux baraques Collet très éclairées, dans un intervalle inoccupé qui fait comme un trou, écrit Georges Izambard, un homme vient de s'arrêter, pauvre diable de camelot sans pignon, muni d'une simple valise et d'une lampe allumée: lampe fumeuse au verre tout noirci, empestant l'air d'une odeur âcre de pétrole.

L'homme, de mise assez minable, a posé par terre lampe et valise, tiré de sa poche un morceau de craie et, courbé vers le sol, sans prononcer un mot, commence à tracer méthodiquement sur l'asphalte des figures qu'on peut croire géométriques. Or, comme il ne paraît aucunement s'occuper des passants, ce sont naturellement les passants qui s'occupent de lui et qui s'arrêtent, très intrigués par son manège.

Déjà son dessin prend tournure: c'était d'abord un entrecroisement de courbes faisant présager une rosace; puis des traits nouveaux en ont fait une figure bizarre, celle-là même que tous les camelots, artistes ou non, savent dessiner sur l'asphalte, et qui représente.... dirai-je trois dauphins ou trois harengs saurs—cherches le symbole—ou tels autres poissons qu'il vous plaira, disposés symétriquement l'un sur l'autre, en rosace des ventre, trois têtes par-ci, trois queues par-là.

Son chef-d'œuvre parachevé, et les dernières ombres soigneusement indiquées par des hachures, l'artiste se relève et jette un regard circulaire sur la poignée de badauds—dont je suis—et qui a grossi depuis tout à l'heure:

"—Messieurs!" dit-il, et il se tait comme un conférencier expert à ménager ses pauses; mais ce seul mot m'a rendu rêveur. Oui, ce "messieurs!" articulé par cette voix-là et suivi de ce point d'orgue doctrinal, j'ai comme une vague idée de l'avoir entendu ailleurs. Mais où?

"—Messieurs, redouble-t-il, vous avez trop d'esprit pour vous arrêter longtemps à ce vulgaire dessin. Exonsez moi d'avoir employé ce vieux stratagème pour capter votre attention. Vous allez m'en remercier, quand j'aurai ouvert cette valise. (Mouvement d'attention.) Ce que j'ai à vous dire d'abord, à vous montrer ensuite, a trait à un phénomène si étrange, si extraordinaire, si invraisemblable, si contraire à toutes les lois de la nature, que jamais l'imagination humaine n'aurait soupçonné rien de semblable. Et moi-même, en dépit des affirmations des plus savants hommes du monde, je douterais encore, si je n'avais là, dans cette valise (tous les regards décidément convergent vers la valise), la preuve irréconsidérable de ce que je vais avancer.

"Je suppose, poursuit il, que le théâtre de Labiche ne vous est pas inconnu. Vous n'avez donc pas oublié le procédé recommandé par lui pour la guérison du mal de dents?.... Vous prenez une taupe, une jeune taupe de six mois.....—Et comment savez-vous qu'elle a six mois?....Ça, mon ami, c'est votre affaire!"

Ici, l'industriel feint d'engager un dialogue nourri avec un interrupteur imaginaire, auquel il répond du tac au tac, faisant les demandes et les réponses:

"—Vous prenez une taupe, disait Labiche; eh bien, nous, nous prenons un chat. L'âge importe peu.—Connu, connu; vous l'écorchez, vous le mettez en gibelotte, et vous gardez la peau pour vos rhumatismes.—Hein! voyez l'autre avec ses rhumatisme! (Rires.) Je disais donc: Vous prenez un chat....—Oui.—N'interrompez pas, sacrebleu!—Non.—Vous prenez un chat par les quatre pattes, deux dans une main, deux dans l'autre.... —Et s'il vous mord!—Ça, mon ami, c'est votre affaire.... Je poursuis. Vous tenez l'animal suspendu en l'air, exactement à un mètre et demi de hauteur et de façon à ce que ses reins soient fortement convexes et tournés vers le sol. Une, deuxse, troisse! vous lâchez la bête. Ah! ah! qu'arrive-t-il?—Il tombe, parbleu!—Oui, ignorant, oui, ignorantissime, il tombe! Mais comment tombe-t-il? Voilà le hic.—Sur ces pattes, mon Dieu, tout le monde sait cela!—Tout le monde ignore, tout le monde se trompe, car justement *il ne devrait pas* retomber sur ses pattes. S'il le fait, c'est par esprit de contradiction, mettons d'indépendance outrée, et il le fait en formelle violation des lois de la chute des corps.... Et comment obtient-il ce résultat paradoxal? Un savant d'ordre supérieur nous a heureusement expliqué ce que nul n'aurait imaginé sans lui. Si le chat, messieurs, lâché les reins en bas, retombe ainsi sur ses pattes, c'est—retenez bien ceci—*parce qu'il s'est retourné en tombant.* Hein! ça vous dépasse!

"Mais j'ai mieux à vous offrir que des consultations de savants, d'ailleurs illustres. Si, par faveur spéciale, ils ont dispensé le chat d'une obéissance trop passive aux lois de la physique édictées par eux, j'ai acquis, moi, les preuves matérielles qu'il use amplement de la permission. Des preuves! mais cette valise en est pleine à déborder et le moment est venu de l'ouvrir à votre intention. Regardez!"

Si l'on regarde vertuchoux! Et il l'ouvre en effet, et il en tire délicatement un petit minet en caoutchouc qui lâché dans le vide, le dos renversé, retombe d'aplomb sur ses quatre pattes, en faisant "floc!" au grand ébahissement de la galerie.

Et la valise en est pleine, de petits minets en caoutchouc, aux pattes lourdes, bourrées de grains de plomb qui rendent leur centre de gravité indéplacable.

"—Le jouet de l'Académie des sciences, messieurs, la joie des savants, la sécurité de leurs épouses!.... A trente-cinq centimes pièce! Qui qu'en veut?"

Et la vente marche, marche! En moins d'une minute, il a écoulé la moitié de sa valise.

"—Le chat de l'Institut!.... Trente-cinq centimes seulement!.... Allons, les amateurs!.... Voici, monsieur, voici madame.... Ce n'est pas un jouet frivole, au moins, et l'on peut dire, devant ma "boutique" aussi, ce que lon crie à tue-tête à la porte d'Edison: Ici, c'est la science; ici, c'est le génie.... Saluez!"

La valise est vide, maintenant, et la foule s'étant dissipée, voici qu'il ramasse ses frusques et va se retirer. Discrètement je m'approche:

"—Quoi c'est vous, maître, lui glissé-je à l'oreille. Vous, ainsi "camouflé!" Quelque gageure, sans doute?

"—Chut, chut: ne me trahissez pas!"

Sa voix ne m'avait donc pas trompé; c'était bien lui, lui, un de nos plus éminents professeurs, un nos plus graves membres de l'Institut, un de nos plus ingénieux et de nos plus subtils inventeurs, chez qui la vivacité de l'imagination s'allie on ne peut mieux à la rigueur de la science.

"—Et c'est à cela que s'amuse un savant de votre envergure!" continuai-je d'un air de bourgeois scandalisé, abusant lâchement de sa confusion qui me donnait barre, à moi chétif, sur cette haute individualité scientifique.

Mais j'en fus pour ma sotte malice, car, prenant son parti de la rencontre, il me répondit avec bonhomie: "Que voulez-vous! La science n'est pas folâtre tous les jours, et l'Institut non plus. Nous essayons parfois de remédier à cela. Pour moi, rien ne pouvait autant m'intéresser que d'entrer ainsi en contact avec le public et de voir par moi-même quelle prise ont sur lui nos inventions. Vous nous reprochez, je le vois, qu'elles ne sont pas toutes utilitaires? Utilitaires, d'autres se chargent de l'être à notre place. Il y a une fable d'Esope qui dit qu'un arc ne doit pas rester toujours tendu. C'est fort bien dit. Les *Nuées* d'Aristophane nous montrent Socrate très occupé à mesurer le saut d'une puce, et l'en raillent cruellement. Pourquoi? On mesure bien le saut d'un cheval, qui est, en pure physiologie, beaucoup moins intéressant. C'est en faisant des gloulous dans son bain qu'Archimède découvrit son fameux principe. Et Newton la gravitation universelle en secouant un pommier. Et Franklin le parstonnerre, avec un cerf-volant pour point de départ. Et que dire du gyroscope, spécialement imaginé par Foucault pour montrer le mouvement de la terre, et qui est devenu, sans qu'on y eût songé d'abord, le plus amusant, le plus coquet, le mieux vendu de tous les joujoux boulevardiers.

"Et ceux, poursuivit-il, dont nous encombre le grrrand Edison: un jour la poupée parlante, avec un phonographe dans le ventre; un autre jour le kinétoscope, copie un peu osée du "zootrope" de rotis éminent col'ègue Marey. Joujoux, joujoux partout! Et pour renchérir, voici que le même Edison nous fait annoncer encore je ne sais quelle réédition des escargots sympathiques, une espèce de montre ou de boussole permettant à deux personnes qui en sont munies, de communiquer à n'importe quelle distance, la pensée de l'un suffisant à actionner les aiguilles de l'autre. Enfoncés, les occultistes! C'est le triomphe de la "télépathie" industrielle. Saperlipopette! j'aimerais voir ça de près!

"Toutes ces "blagues"-là, cher monsieur, toutes ces mystifications interoséaniques, tous ces arrivages de joujoux cosmopolites, plus enfantins souvent qu'utiles ou qu'instructifs, c'est pour amuser le gavroche que tout savant abrite sous sa houppelande. Moi-même aujourd'hui, sous ce déguisement.... Baste! ça vaut toujours mieux que d'aller au café.

"Et mes collègues, dit il, sont bâtis comme moi. Ils deviennent par moments de grands bébés raffolant des devinettes à la Tom-Titt et des toupies de Noël bien imaginées. Et sitôt que l'un de nous a trouvé quelque chose d'un peu drôlet, il en fait part à la petite classe, et ce sont des joies, des émerveillements à perte de vue, comme pour cette histoire d'une chute de chat et de ses phrases, qui vous a peut être beaucoup amusés, vous entres profanes, mais pas tant que nous, je vous l'assure!"

Et, m'ayant de nouveau recommandé la discrétion, le camelot improvisé souffla sa lampe et, la valise au poing, se perdit dans la foule.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald. — Mme E M Carter, Terrell, Tex; J Cronin et femme, Savannah; Henry Meyreding, Hammond; J J Marion, Nouvelle-Orléans; Jos J Irvin, Boston; W E Perry, New York; D Fowler Jr et femme, Haverstown, N Y; Miles Mary MacWhorte et Ella MacWhorte, New York; E A Slaughter, St Louis; E Keogh, Waggaman; Robt M Shearer, Cincinnati; Gregory L Smith, Mobile; N H Kess et femme, Kentwood, Lne; J E Warner et femme, H S Woodwine, Nashville; Warren S Seymour et femme, Mile Belleville; W H Starr et femme, Hickman, Ky; Irving R Schloss, New York; J E Ebling, Louis Wolf, St-Louis; L M Taylor et femme, Washington, D C; Martin Marx, Maurice Small, Greenwood, Miss; Chas Himel, New York; S A Grant, San Francisco; Ben H Pimg, St Jacques; W D Dalton, Cincinnati; G McAllister, Rochester, W S Wells, San Francisco; H W Fogarty, Cleveland; J F Judge, Erie, Pa; J W Patterson, N Y; Jno Linthacum, Chicago; A N Wiffy, Houston; Walter D Tusten, Sidney Smith, Shreveport; C T Henshall, Louisville; H N Willis, M Sampson, Clifford Wiley, Chicago; Mlle Marie Walnright, New York; Miles Slaughter, Mlle Northern, Nath Hartwig, N Y; W J O'Neel et femme, Ascention; L C Judricks, Chicago; H F Schéttitles, Chicago; C E Pearce, Mobile; Julius Ach, San Francisco; Chas G Leuder, Louisville; J M Black, Bakersfield; Geo D Lurer, Chicago; L C Anderson, Lac Charles; Jno Weber, New York; Wallace Atkinson, Summit, Miss; A R Manes, Los Angeles, Cal; R S Moore, Chicago; Mme Pogersll, Shreveport; Geo Wilde, Chicago; E N Gray et femme, D E Evans, J H Hammett, Henry Schmelt, Jos J Duffy, John W Barker, femme et fle, Chicago; Wm Bull, W F Miller, W C Douglas, St Louis; Chas B Young, Miss; W R Manning et femme, Newton, Ia; J T Dougherty, M M Shields, San Francisco.

Hôtel Pickwick.—C A Beasley, Richmond, Texas; C B La Rice, Lauderdale; Lne; F P Iowa, M J Logan, Philadelphia, Penn; H C Warmoth et famille, bas de la côte; W C Robertson, Houston, Texas; J C Wilson, Richmond, Vle; L M Brown, Jackson, Tennessee; Mme Wm Hall et fille, Wilmington, N C; M et Mme M B Anderson, San Francisco, Cal; C W Zimmerman, Meniscus, Ala; W H McIntosh, Mobile, Ala; H C Yocum, St-Louis, Andrew Jackson, Baton Rouge; John C Siegfield, Alameda; Whitney Palache, J H Morse, San Francisco, Cal; Mme N A Meneshan, Santa Anna, Cal; Geo D Leest, Chicago; Wm Degg, Lne; M et Mme G A Bluhm, deux enfants et domestique, Chicago; O D Benwick, paroisse Ste-Marie, Lne; H H Emmerson, Natchez, Miss; J M McCormick, Dallas, Tex.

A louer.

A la Baie St-Louis, dans un des endroits les mieux bâtis et les mieux habités, sur un site charmant, une maison complètement neuve et des plus confortables, réunissant toutes les améliorations modernes, convenable pour une grande famille. S'adresser 94 rue de l'Esplanade. 2 sept—

Nous réduisons presqu'à néant tous les prix

Nous vendons à bon marché pour augmenter nos ventes.

PAS DE MARCHANDISES ANCIENNES OU ENDOMMAGÉES.

—Mais c'est la plus grande vente à sacrifice de—

Vêtements, d'Articles de Toilette et de Chapeaux pour Messieurs, Jeunes Gens et Enfants, qu'il y ait jamais eue à la Nouvelle-Orléans.

Ce sont les prix et la qualité des articles qui parlent.

Les effets de plusieurs semaines d'une température clémente connue se font sentir dans nos départements; et ce sont les

Pardessus qui s'y montrent partout où se portent nos regards.

Nous avons clairement démontré comment il faut vendre des Vêtements, des Articles de Toilette et des Chapeaux à meilleur marché qu'aucun de nos concurrents.

Maintenant nous prouverons notre force herculéenne en vendant des marchandises à plus bas prix que jamais avant elles ne se sont vendues.

FARDESSUS—
Pour hommes réduits de $22, $20 et $18 à $13.50.
En Kersey fin, réduits à $8.50.
En Castor fin, réduits à $7.00.
Pour Enfants, réduits de $1.75 et $2.50 à $1.25.
Pour Enfants, réduits de $4 et $5 à $2.75.
Pour Enfants, réduits de $6 et $7 à $4.50.

PANTALONS—
Tour Hommes, réduits de $2 et $1.75 à $1.00.
Pour Hommes, en Cassimire de fantaisie tout laine, réduits à $2.50.
Pour Hommes, en Cassimire de fantaisie, réduits à $3.25.
Pour Hommes, extra fantaisie, réduits à $3.75.

Vêtements complets pour hommes.
En Cassimire tout laine, réduits de $7 et $6 à $5.
En fine laine noire filée, du meilleur goût à $6.
Vêtements d'hommes de $25, $22, $18.50, réduits à $14.50.
Vêtements d'hommes en épaisse Serge anglaise, bleu et noir à double rangée de boutons, à $11.50

Vêtements complets pour enfants.
Réduits de $5.50 et $6 à $3.50.
Réduits de $3.50, $4 et $4.50 à $2.50.
Réduits de $2.25, $2 et $1.75 à $1.00.
Voyez nos vêtements noirs pour enfants, réduits de $4.50, $4.00 et $3.50 à $1.50.

C. LAZARD CO., Limited,

L'ancienne maison digne de confiance n'ayant qu'un seul prix.

Marchands de Vêtements confectionnés, d'Articles de Toilette et de Chapeaux.

229 à 239 RUE CANAL, COIN NORD PETERS.

N. B.—Pour la commodité de nos clients notre magasin restera ouvert le soir qu'à jus 8 heures, à partir de lundi, 17 décembre jusqu'au 1er janvier.

8déc—1m—sam mar jeu

SIXIÈME ETAT ANNUEL DE LA INTER-STATE FIRE ASSOCIATION,

31 Décembre 1894.

Primes reçues 1894	$112,623 30
Pertes payées 1894	37,614 86

ACTIF.		PASSIF.	
Fonds de garantie	$188,650 28	Primes non-terminées 1894	$ 40,443 93
Autres actifs comptant	49,681 43	Pertes en cours de règlement	8,500 00
	$238,331 71	Surplus pour détenteurs de polices	189,387 78
			$238 231 71

E. L. EMERY, Secrétaire. BREEDLOVE SMITH, Président.

Directeurs:

John I. Adams, Frank A. Daniels, Breedlove Smith, R. M. Ong, J. Zach Spearing, Henry Haag, John N. Talmage, L. H. Gardner, W. W. Sumner, C. C. Emery, S. Hernstein, Henry Wellman, L. Heckinger, Jas. G. Duncan, E. L. Emery, Albert Mackie, J. J. Manson, Henry G. Busch, Andrew Jackson, de Baton Rouge.
M. T. Elfert. Léon M. Carter, de Shreveport. 8 janv—1 sem

RICHARD—Décédé ce matin à 1 heure et demie, ERNEST P. RICHARD, à l'âge de 62 ans, à sa résidence rue Dumaine, No 405, entre Miro et Tonti. Avis de l'enterrement sera donné en temps utile.

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Anciens No 199, Nouveaux Nos 537 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Rhenans et Riesling TO-KAY.
Angelica, Muscatelli, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY
Le plus par venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandis achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

Dissolution de Société.

AVIS.

La Société Commerciale précédemment existant entre les soussignés dans cette ville, sous la raison sociale Finlay & Brunswig, expire ce jour par limitation. L. N. Brunswig acquiert l'actif et assume les